

quer à ses visiteurs ces diverses dispositions, continua en ces termes :

RAISON DES DISPOSITIONS DIVERSES.

« Le compartiment portant le numéro 1 renferme les porcelets nouvellement sevrés et ceux de deux à trois mois au plus. Ils exigent jusqu'à cet âge de grand soins, si l'on veut que leur croissance soit rapide. Les eaux grasses, les résidus de la laiterie, et des légumes crus et bouillis composent leur ordinaire.

Dans la cour No. 2 sont les truies pleines ou nourrices. Il est très-important qu'elles aient une habitation séparée. Le calme et le repos leur sont indispensables, et elles se trouveraient fort mal des jeux turbulents de leurs voisins de droite. De plus, elles ont besoin d'une nourriture spéciale qui, sans les engraisser, entretienne la vigueur des unes et répare chez les autres les fatigues de l'allaitement. Les petits goretts adoptent en naissant une des nombreuses mamelles de leur mère et n'en changent plus jusqu'au sevrage ; j'ai moi-même vérifié l'exactitude de ce fait singulier.

Ici sont les porc adultes, et là-bas ceux dont l'engraissement est plus ou moins avancé.

Le porc étant omnivore, il suffit pour l'engraisser de lui donner une nourriture abondante ; et, selon les qualités plus ou moins substantielles de cette nourriture, il acquerra plus ou moins vite un embonpoint plus ou moins complet.

Tous les habitants de la campagne engraisent un porc par les moyens qu'ils ont à leur disposition, les uns avec des épiluchures de légumes, les autres avec des pommes de terre, des betteraves, des glands ramassés dans la forêt voisine, des tourteaux de lin, du grain etc. etc. Quand leur cochon est à peu près gras ou quand ils sont à bout de leurs ressources, ils le tuent et le salent. C'est la seule viande que se permettent la plupart des journaliers et des paysans pauvres ; mais le cultivateur qui se livre en grand à l'engraissement des porcs procède tout différemment.

L'ENGRAISSEMENT.

Engraisser complètement, le plus rapidement et le plus économiquement possible ses cochons, voilà le problème qu'il se pose.

Son premier soin est de se procurer une race d'animaux dont la conformation et le tempérament diminuent les difficultés que présente toujours la dernière période de l'engraissement.

Il reste ensuite à l'éleveur à adopter un genre de nourriture qui lui permette de tirer le parti le plus avantageux de ses produits. Je m'explique.

Le cultivateur ne peut trouver profit à l'engraissement des porcs qu'autant qu'il vendra ses porcs gras infiniment plus cher qu'il ne vendrait les

aliments que ces mêmes porcs ont consommés : il doit donc choisir parmi ses produits propres à être donnés en nourriture aux porcs, ou ceux dont la valeur vénale est la moindre, ou ceux dont la consommation donnera à ses porcs une valeur supérieure à la valeur primitive de ces produits en nature.

Ces principes ne doivent pas seulement guider le fermier dans l'engraissement des porcs, il doit les appliquer à tous les animaux qu'il élève. S'il ne s'agissait que d'engraisser un bœuf, l'opération serait très-simple et très-facile. Ce qui demande beaucoup de connaissances, beaucoup d'expérience beaucoup de tact et d'habileté, c'est de l'engraisser fructueusement, c'est-à-dire de vendre le bœuf gras plus cher qu'il n'a coûté.

Ceci bien entendu, voici comment je procède pour engraisser un porc :

Quand un animal me paraît propre à être entrepris, c'est le mot, en même temps que je le soumets à un nouveau régime alimentaire, je ne le laisse plus vaguer librement dans sa cour ; seulement, pendant les premiers jours, pour l'habituer peu à peu à une réclusion complète, je lui accorde quelques moments de liberté, que je finis par supprimer tout à fait.

Forcé par ma position à donner à mes porcs une nourriture purement végétale, je débute avec eux par des choux, des raves, des topinambours, d'abord administrés crus ensuite cuits. Quand je m'aperçois que mes porcs commencent à se fatiguer de ces aliments, je les remplace par des pommes de terre, des betteraves, auxquelles j'associe à la fin d'épaisses bouillies de farines d'orge, de seigle ou de sarrasin, ainsi que les eaux grasses et les résidus de la cuisine et de la laiterie.

Comme vous voyez, je commence l'engraissement par les aliments les moins nutritifs et les moins appétissants, pour terminer par ceux qui, sous un moindre volume, contiennent beaucoup de substance alimentaire. Cette marche est indispensable pour deux motifs : d'abord parce que l'appétit d'un animal à l'engrais diminue progressivement, ensuite parce que les dernières livres de graisse sont beaucoup plus difficiles à produire que les premières.

En effet, tant qu'un porc n'est arrivé qu'à un certain degré d'embonpoint il est gai, vigoureux, bien portant ; mais à mesure que l'engrais fait des progrès, le porc devient triste, lourd ; il reste des journées entières couché sur sa litière : enfin sa sensibilité s'émeuse au point de ne plus sentir la morsure des rats. M. Grogner, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, dit avoir trouvé toute une nichée de ces animaux logée dans le dos d'un porc qui ne semblait pas se douter qu'on le dévorait tout vivant.

L'expérience indique à l'éleveur le moment où il doit tuer un porc à l'engrais sous peine de le voir périr d'une maladie connue sous le nom de cachexie grasseuse, et de perdre en un moment tout le fruit de ses dépenses et de ses soins.

AUGUSTIN.—Vous nous avez dit Monsieur, que vous étiez forcé par votre position d'alimenter vos porcs avec des végétaux ; il y a donc des fermes où ils sont nourris et engraisés avec de la viande ?... Cela me semble étrange.

M. DE MORSY.—A l'école vétérinaire d'Alfort, où l'on s'occupe beaucoup de l'élevage des porcs, ces animaux sont presque exclusivement nourris avec la chair des chevaux et autres bestiaux morts dans l'établissement. Ce mode d'alimentation réussit parfaitement, et c'est une nouvelle preuve que le porc doit être considéré comme le plus précieux des animaux domestiques, puisque c'est le seul dont l'homme puisse faire varier la nourriture à sa volonté ou selon ses ressources. Depuis le premier anneau de l'immense chaîne des végétaux jusqu'au dernier échelon du règne animal, on peut dire que, sauf un petit nombre d'exceptions, le porc se nourrit de tout ce qui a végété ou vécu.

FÉCONDITÉ DES PORCS.

La fécondité du porc tient du prodige ; et Vauban a calculé que les descendants d'une seule truie pouvaient, en dix ans, composer une famille de six millions d'individus.

LES TROIS JEUNES GENS. — Six millions !

M. de MORSY. — Oui, six millions bien comptés. Les calculs du maréchal sont clairs et irrécusables ; en rentrant chez moi je vous les soumettrai, et vous en jugerez vous mêmes. Ce qui vous paraîtra peut-être moins extraordinaire, mais ce qui au fond l'est davantage, c'est la progéniture d'une truie du comté de Leicester, en Angleterre. Des procès-verbaux authentiques, déposés à la société royale d'agriculture de Londres, attestent que cette bête mit bas et éleva, dans le cours de sa vie, trois cent cinquante-cinq petits, dont la vente produisit cent cinquante livres sterling \$750.

AUGUSTIN.—Tout ce que vous venez de nous apprendre, Monsieur, me fait regretter davantage que le cochon soit si laid. Comment le bon Dieu a-t-il pu donner ces formes ignobles à un animal si précieux ?

MORALE A PROPOS DE.....COCHONS.

M. DE MORSY d'un ton grave.—Mon enfant, je n'attacherai pas à vos dernières paroles plus d'importance que vous n'y en attachez sans doute vous-même, et je ne veux pas y voir un doute blâmable envers la sagesse infinie du Créateur. Mais, croyez-moi,